

Etude du texte :

Lexique :

- « la lune rousse » : première lunaison qui suit la fête de Pâques
- « les saints de glace » : période pendant laquelle les gelées tardives sont possibles et destructrices pour les récoltes à venir : Il s'agit des 11, 12 et 13 mai correspondant à la fête des saints Mamert, Pancrace et Servais.
- « un sou » : dans l'ancienne monnaie française, la pièce qui valait cinq centimes
Donc « vingt sous » = 100 centimes = 1 franc
- « le jeu de piquet » : un jeu de 32 cartes qui nécessitait de réfléchir à différentes stratégies et qui permettait de nombreuses combinaisons (c'était un jeu d'argent pratiqué par l'aristocratie)
- « faire des embarras » : gêner quelqu'un
- « perdre son latin » : ne plus rien comprendre
- « un pater » : une prière (la prière du Notre Père)
- « une chopine » : une bouteille de vin (familier)
- « a été prise des douleurs » : va accoucher
- « n'arrivaient pas à en rendre raison » : ne parvenaient pas à expliquer, à comprendre

le début : « Il y avait une fois... »

la fin : « Un peu du tien,
Un peu du mien,
Tout sera bien. »

Éléments concernant la vie rurale d'autrefois

« *Ils partent un matin pour la foire d'Issoire.* » :

La foire est une manifestation commerciale ou attractive se tenant dans une ville, un bourg ou un village à une date et en un lieu généralement fixe. Les foires permettaient des échanges commerciaux, des rencontres. A côté du bétail, une foule de marchands proposaient tout ce dont on pouvait avoir besoin dans les maisons et dans les fermes : vêtements, articles de mercerie, de quincaillerie, de droguerie, de sellerie, les outils de travail, les échelles, les articles ménagers. On pouvait s'y procurer toutes les productions locales, la laine, les fromages, les vins, les fruits, les légumes.

Certaines étaient très renommées, très fréquentées. On y venait (et on y vient toujours) de toute la région et parfois de très loin. Elles étaient l'occasion de nombreuses réjouissances comme en témoigne l'expression populaire : "faire la foire" ou "s'entendre comme larrons en foire". Les auberges regorgeaient de monde, en particulier des acheteurs de bestiaux qui arrosaient bruyamment les marchés conclus (en se tapant dans la main : "tope-là").

Elles sont généralistes ou parfois "spécialisées" : foire aux veaux, aux chevaux, aux mulets, aux agnelles, aux dindons, aux vins, aux haricots, aux oignons, aux cerises, etc.

Certaines sont très anciennes (Les foires de Champagne, par exemple), établies avec des privilèges, des exemptions de taxes. Les grandes foires dans les villes étaient souvent des jours de fête chômées.

A certaines foires, les valets et les servantes se rassemblaient pour se gager et trouver un employeur, un "maître" pour une année ou pour une saison (les "louées"). Aux foires de la St Jean, 26 juin, les domestiques se louaient pour la saison des fenaisons, moissons et labours d'automne et aux foires de la St Martin, 11 novembre, on se louait pour l'année. Les salaires (gages) étaient souvent modestes mais on était logé et nourri ce qui constituait l'essentiel pour la sécurité à l'époque.

Liens avec les mathématiques :

Calcul du prix de vente réel des reinettes « dorées » ? des reinettes « grises » ?

HENRI POURRAT

LE CONTE DES POMMES MAL VENDUES

Il y avait une fois deux voisins, bons voisins, qui avaient chacun son verger de pommiers, là-bas, au pays des pommes, à Périer, sous la tour de Maurifolet.

L'année ne fut pas bonne pour le fruit. En avril, les gelées de la lune rousse roussirent le bourgeon. En mai les saints de glace aggravèrent le dommage. Fin finale : de son verger, l'un n'eut que soixante pommes, l'autre pareillement soixante.

Mais celui-ci décida que ses pommes étaient plus belles que les pommes de celui-là — et c'était presque vrai. Il les vendrait donc à deux pour un sou — l'autre avait choisi de vendre les siennes à trois pour un sou.

Ils partent un matin pour la foire d'Issoire.

Ils s'installent sur le marché côte à côte.

Mais ils n'étaient pas installés qu'ils voient, à la course, arriver un homme, et tout rouge, le souffle perdu.

« Vite et vite, camarade, fait-il à celui des belles pommes, il faut rentrer chez vous! On vous y attend! Votre femme a été prise des douleurs.

— Ha, dit l'autre, pourvu que ce soit un garçon! Mes pommes, pourtant : je voulais les vendre...

— Ne porte pas peine, dit son voisin, je les vendrai pour toi.

— Bon, bien, merci! Deux pour un sou, et il y en a soixante. »

Il part lui aussi à la course. Il repart pour Périer.

« Deux pour un sou, se dit son voisin, trouveront-elles preneur? Il pensera peut-être que je ne me suis inquiété que de vendre les miennes. Non, non, les miennes, trois pour un sou, les siennes, deux pour un sou, tout s'en ira de pair. Je les vendrai ensemble cinq pour deux sous. Sur ce pied, quoiqu'il arrive, pas de reproches à me faire. »

Attention! Le conte est difficile à suivre. C'est comme le jeu de piquet : ça n'entre pas dans la tête d'un âne.

Vers midi, tout était vendu, soixante pommes, plus soixante. Cent vingt à cinq pour deux sous, soit dix pour quatre sous, cela fait douze fois ces quatre : quarante-huit. De fait, l'autre comptant les sous, en trouve quarante-huit.

« Mes pommes à moi, soixante à trois pour un sou, c'est vingt sous. Je prends mes vingt sous. En reste vingt-huit pour le camarade. »

A cette même minute, le camarade arrive. Riant et rayonnant Sa femme lui avait donné un garçon. Elle parlait déjà de se lever. Pour une naissance, elle ne voulait pas faire des embarras. De sorte que lui, désœuvré, venait voir à ses pommes.

« Comment? Vingt-huit sous? Soixante, deux pour un sou, c'est trente sous. Le compte est facile : trente sous à me remettre! »

L'autre s'explique : pour être sans reproche, des deux lots il n'en a fait qu'un à cinq pour deux

sous, les voilà, quarante-huit. Lui ne peut donner que ce qu'il a reçu. Qui pourrait le dire en faute?

Ils s'échauffent, ils crient, on s'attroupe. On refait les comptes avec eux. Les deux comptes sont justes. L'un doit recevoir trente sous. L'autre n'en a que vingt-huit à donner. Manquent deux sous. Où diable peuvent-ils être?

Ceux qui voyaient le problème, discutant en haut ton, n'arrivaient pas à en rendre raison. Ceux qui ne le voyaient pas en discutaient plus haut encore. Des gens accouraient du marché aux brebis et du marché aux chèvres. On ne s'occupait plus que des deux marchands de pommes : le reste de la foire n'était plus rien.

*Messieurs de la police
Sont venus par après,
Et ceux de la justice
Qui les suivaient de près.*

Les juges essaient de tout démêler. Mais si l'un à bon droit réclame trente sous, l'autre, à bon droit aussi n'en a pour lui que vingt-huit. Ha, qui n'y perdrait son latin?

Le tumulte reprend de plus belle.

Mais passe le curé de Périer. Il s'approche. Et quel nez il avait, celui-là! En se frottant ce nez d'un doigt, il réfléchit, le temps d'un pater, peut-être.

« Allons, imaginons les choses. Imaginons qu'il y ait eu là reinettes dorées, deux pour un sou, et reinettes grises. En les vendant comme toi tu as fait, trois grises, deux dorées ensemble, cela va, d'abord. Mais les grises seront plus vite parties : le moment vient où ne restent que des dorées que tu vends cinq pour deux sous, au lieu de deux pour un sou! De là le manque... Tu as cru bien faire, tu t'es gouré. Tu vas payer chopine au camarade, en l'honneur de l'heureuse naissance, et tu seras parrain de son garçon. Des deux sous qui vous manquent, vous perdrez chacun un. »

*Un peu du tien,
Un peu du mien,
Tout sera bien.*